Jeanne Benameur

CEUX QUI PARTENT

roman



ACTES SUD

Les passages de *L'Énéide* de Virgile sont repris dans la traduction de Paul Veyne, texte établi par Jacques Perret. © Les Belles Lettres, Paris, 2013.

Photographie de couverture : Amateur anonyme, *Vue sur la statue de la Liberté*, v. 1920-1925, New York.
Collection Frank Maresca / The Newark Musem, New Jersey

© ACTES SUD, 2019
ISBN 978-2-330-12434-2

JEANNE BENAMEUR

Ceux qui partent

roman

ACTES SUD

À ceux des miens
que je n'ai pas connus
qui ont osé un jour le départ
et dans les pas de qui je marche.

Plutôt que les racines, je cultiverais l'ailleurs, un monde qui ne se referme pas, plein de "semblables" différents, comme soi pas comme soi.

Barbara Cassin,
La Nostalgie. Quand donc est-on chez soi ?

"Divenire", sur l'album éponyme
de Ludovico Einaudi

Ils prennent la pose, père et fille, sur le pont du grand paquebot qui vient d'accoster. Tout autour d'eux, une agitation fébrile. On rassemble sacs, ballots, valises. Toutes les vies empaquetées dans si peu.

Eux deux restent immobiles, face au photographe. Comme si rien de tout cela ne les concernait.

Lui est grand, on voit qu'il a dû être massif dans sa jeunesse. Il a encore une large carrure et l'attitude de ceux qui se savent assez forts pour protéger. Son bras est passé autour des épaules de la jeune fille comme pour la contenir, pouvoir la soustraire d'un geste à toute menace.

Elle, à sa façon de regarder loin devant, à l'élan du corps, buste tendu et pieds fermement posés sur le sol, on voit bien qu'elle n'a plus besoin de personne.

L'instant de cette photographie est suspendu. Dans quelques minutes ils vont rejoindre la foule des émigrants mais là, là, en cet instant précis, ils sont encore ceux qu'ils étaient avant. Et c'est cela qu'essaie de capter le jeune photographe. Toute leur vie, forte des habitudes et des certitudes menues qui font croire au mot toujours, les habite encore.

Est-ce pour bien s'imprégner, une dernière fois, de ce qu'ils ont été et ne seront plus, qu'ils ne cèdent pas à l'excitation de l'arrivée ?

Le jeune photographe a été attiré par leur même mouvement, une façon de lever la tête vers le ciel, et de perdre leur regard très haut, dans le vol des oiseaux. C'était tellement insolite à ce moment-là, alors que tous les regards s'empêtraient dans les pieds et les ballots.

Ils ont accepté de poser pour lui. Il ne sait rien d'eux. On ne sait rien des vies de ceux qui débarquent un jour dans un pays. Rien. Lui, ce jeune homme plutôt timide d'ordinaire, prend toute son assurance ici. Il se fie à son œil. Il le laisse capter les choses ténues, la façon dont une main en tient une autre, ou dont un fichu est noué autour des épaules, un regard qui s'échappe. Et là, ces deux visages levés en même temps.

Il s'est habitué maintenant aux arrivées à Ellis Island. Il sait que la parole est contenue face aux étrangers, que chacun se blottit encore dans sa langue maternelle comme dans le premier vêtement du monde. La peau est livrée au ciel nouveau, à l'air nouveau. La parole, on la préserve.

Les émigrants parlent entre eux, seulement entre eux.

Le jeune photographe s'est exercé à quelques rudiments de ces langues lointaines d'Europe mais cela ne lui sert pas à grand-chose. Restent les regards, les gestes et ce que lui perçoit sourdement, lui dont les ancêtres un jour aussi ont débarqué dans cette Amérique, il y a bien plus longtemps. Lui qui est

donc un “vrai Américain” et qui se demande ce que cela veut dire.

Après tout, ses ancêtres dont sa mère s’enorgueillit tant ont été pareils à tous ceux de ce jour brumeux de l’année 1910, là, devant lui. Ce jeune Américain ne connaît rien de la lignée de sa mère d’avant l’Amérique. Quant à son père, venu de son Islande natale à l’âge de dix ans, il ne raconte rien. Comme s’il avait honte de la vie d’avant, des privations et du froid glacial des hivers interminables d’Islande, le lot de tous les pêcheurs de misère. Il a fait fortune ici et épousé une vraie Américaine, descendante d’une fille embarquée avec ses parents sur le *Mayflower*, rien de moins. La chose était assez rare à l’époque pour être remarquée, on laissait plutôt les filles derrière, au pays, et on ne prenait que les garçons pour la traversée. Cette fille héroïque qui fit pas moins d’une dizaine d’enfants entre pour beaucoup dans l’orgueil insensé de sa mère. En deçà, on ne sait pas, on ne sait plus. On est devenu américain et cela suffit.

Mais voilà, à lui, Andrew Jónsson, cela ne suffit pas. La vie d’avant, il la cherche. Et dès qu’il peut déserter ses cours de droit, c’est ici, sur ces visages, dans la nudité de l’arrivée, qu’il guette quelque chose d’une vérité lointaine. Ici, les questions qui l’habitent prennent corps.

Où commence ce qu’on appelle “son pays” ?

Dans quels confins des langues oubliées, perdues, prend racine ce qu’on nomme “sa langue” ?

Et jusqu’à quand reste-t-on fils de, petit-fils de, descendant d’émigrés… Lui il sent résonner dans sa poitrine et dans ses rêves parfois les sonorités et

les pas lointains de ceux qui, un jour, ont osé leur grand départ. Ceux dans les pas de qui il marche sans les connaître. Et il ne peut en parler à personne.

Il a la chance ce jour-là d'avoir pu monter sur le paquebot. D'ordinaire il n'y est pas admis. Les photographies se font sur Ellis Island. Et il y a déjà un photographe officiel sur place. Lui, il est juste un jeune étudiant, un amateur. La chance de plus, c'est d'avoir capté ces deux-là.

Eux deux sur le pont du bateau, la coque frémissante de toute l'agitation de l'arrivée après le lent voyage. Eux deux, ils ont quelque chose de singulier.

L'homme tient un livre de sa main restée libre. Ils sont vêtus avec élégance, sans ostentation. Ils n'ont pas enfilé manteaux et vestes sur couches de laines et tissus, comme le font tant d'émigrants. La jeune fille n'est pas enveloppée de châles aux broderies traditionnelles. Ils pourraient passer inaperçus, s'ils n'avaient pas ce front audacieux, ce regard fier où se lit tout ce qu'ils ont été.

Donato et Emilia Scarpa sont encore ce père et cette fille de Vicence, la ville courageuse qui a résisté en son temps aux Autrichiens avec seulement deux pauvres canons puis a plié devant le nombre. Eux deux, solidement campés dans la vie, contre vents et marées, sont encore porteurs de l'histoire de leur ville et de leur propre vie. Le jeune homme ne le sait pas mais c'est dans son regard à lui qu'ils peuvent se lire encore forts de leur passé et c'est précieux. Pour eux aussi, c'est une chance.

Tout ce que l'exil fissurera, tout ce qui sera ouvert puis refermé dans leurs cœurs, parce qu'on ne peut pas vivre le cœur ouvert sur le pays d'avant n'est-ce pas, parce que le fil a bien été rompu, ce fil relié au ponton et qui se tend au fur et à mesure que le bateau s'éloigne jusqu'à ce qu'il cède pour bien signifier que ça y est, on est parti. Parce que tout ce qui va distendre les attachements et faire de leur cœur un cerf-volant que plus rien ne reliera à une main familière, tout cela n'est pas encore à l'œuvre.

En cet instant suspendu, la main levée du photographe invite à la pause.

Ce n'est pas un conte et le temps ne s'arrêtera pas cent ans. Le jeune photographe n'a pas ce pouvoir. Même s'il immortalise. Et la jeune fille n'est pas une belle au bois dormant. Elle n'a que faire en cet instant du baiser d'un prince. Réveillée, elle l'est. Comme jamais. Et traversée en cet instant de deux envies contraires qui la tiennent aussi ardemment l'une que l'autre : demeurer et débarquer. L'ancienne vie avec ses douceurs, ses lenteurs et sa bonne sécurité connues est encore là, dans sa poitrine. La nouvelle, confuse, ignorée, toute confiée au rêve encore, cherche à prendre place. Depuis que le paquebot s'est arrêté, elle sent les deux et perd ce qu'elle veut vraiment.

Alors la demande du photographe, c'est bien.

Une pause.

Rester là, parfaitement immobile, encore préservée de tout et, en même temps, irrépressiblement attirée par l'envie de s'arracher à ce bateau et vivre. Vite.

Est-ce que toute sa vie désormais sera soumise aux deux envies contraires ? C'est cela alors "émigrer". On n'est plus jamais vraiment un à l'intérieur de soi.

La foule se hâte mais les appels autoritaires des officiels qui guident le mouvement enjoignent soudain de s'arrêter. Le jeune photographe tente de leur expliquer. Il y a déjà trop de monde qui attend sur l'île. Alors il ne faut pas quitter le bateau. Il faut attendre.

Encore ?

Il a parlé italien mais son accent est si épais qu'ils ont du mal à déchiffrer. C'est à cela que la jeune

fille saisit d'un coup ce que sa langue est devenue : étrangère. Et de le sentir aussi brusquement et aussi fort, la voilà bouleversée. Alors quoi, n'avait-elle pas anticipé que c'est ce qu'elle serait, elle aussi, sur cette terre d'Amérique ? C'est le sort inévitable lorsqu'on change de pays. Et c'est bien elle qui a voulu ce départ, elle qui n'a plus supporté de voir son père peu à peu perdre sa force et sa joie après la mort de sa mère. Oui bien sûr, elle est intelligente et elle savait tout cela mais l'évidence de sa nouvelle condition c'est dans tout le corps que maintenant elle la ressent et c'est bien autre chose que ce qu'elle se disait, dans sa belle chambre de la maison de Vicence.

Le choc de l'arrivée, il vient de se faire, par son oreille et par sa propre langue. C'est un comble et c'est violent. Sa propre langue, méconnaissable dans la bouche d'un autre. Aplatie. Empesée.

Une vague de désarroi la submerge sans qu'elle ait pu s'en protéger, elle qui sait d'ordinaire si bien anticiper.

Comment continuer à être la fière jeune fille qui va de l'avant ? La fille de Donato Scarpa, le comédien qui a fait de l'Énéide son cheval de bataille, la fille de la belle Grazia morte trop tôt mais qui reste vive dans les cœurs de ceux qui l'ont aimée.

La belle langue c'est ce qui les a toujours tenus ensemble, tous les trois, puis tous les deux. Le lien indéfectible, sacré. Est-ce que cela aussi va se fissurer ?

Il faudra bien parler une autre langue, toujours une autre.

Il y a des moments où les questions qui nous habiteront toute notre vie sont là.

C'est un de ces moments que vit aussi Emilia là, en silence.

Entre la main levée du photographe qui propose l'immobilité, et le chaos du port, il y a son corps, jeune et déjà empreint de ce qui fera sa vie entière. Les questions qu'elle garde à la limite de la peau se glissent déjà au fond de ses poches comme autant de petits cailloux qu'elle retrouvera du bout des doigts, bien plus tard, quand elle ne s'y attendra pas. Elles ressurgiront à l'improviste, portées par ceci ou cela, des choses anodines pour d'autres mais qui remettront soudain sous ses pieds à elle le roulis du bateau et des images qu'elle croyait oubliées. Sera-t-elle toujours quelqu'un qui ne fait pas complètement partie ? Elle serre le bras de son père.

Non, ce n'est pas un conte qui attend là d'être conté. C'est bien plus. Et aucune bouche au monde ne parviendrait à le nommer.

Elle voudrait tant pourtant ne désirer qu'une seule chose, une seule : que l'envahisse tout entière le désir de rejoindre la vie des autres, la vie qui s'échappe qui court le long du bastingage, qui caresse furtivement une joue au passage, qui se rue pour être là-bas vite vite sur la nouvelle terre. Être prise dans le flot des autres, se perdre au milieu d'eux dans cette cohue animée, bruyante. Si bruyante.

N'être plus qu'un seul désir. Tout entière.

Chasser la peur.

Alors elle laisse les sons venir la chercher. L'accent terrible du jeune photographe vient d'ouvrir une brèche. Elle doit affronter. Il ne faut pas se fermer les oreilles, non. Toutes ces voix qui crient hèlent sermonnent les petits, cherchent qui le mari qui

l'enfant, ou la mère, la sœur, la femme. Toutes ces voix sont celles de gens comme elle. Sur le paquebot, ils étaient mélangés, Polonais, Italiens, quelques Russes aussi, juifs pour la plupart fuyant les horreurs des pogroms.

On ne connaît pas les langues mais on reconnaît toujours l'intonation des voix qui appellent : la voix monte et se tient dans l'air comme un mince drapeau pour qu'on se rejoigne. C'est tout ce qu'on a. Oui, s'appeler les uns les autres, rassembler la famille éparse, que faire sinon faire corps, ensemble, face à l'inconnu.

Toutes ces voix qui tournoient autour d'elle l'étourdissent mais elle s'oblige à accepter le tourbillon.

Alors qu'elle se campe, encore un instant, près du corps puissant du père qui l'arrime à la vie d'avant, qui l'a toujours protégée de tout par sa présence sûre, par sa voix magnifique, le temps de la pause, elle prend force.

Il y a ceux qui restent et ceux qui partent. Toujours. Dans tous les grands textes. Et elle les connaît. Son père les a répétés tout au long de son enfance. Elle les connaît par cœur. Eux deux, désormais, font partie de ceux qui partent. Et elle pressent que le changement immense qui traverse les vies qui émigrent passera par elle, elle ne sait pas encore comment mais elle pressent oui, dans cet instant suspendu, que ce qu'on nomme le départ passe et repassera toujours par son corps à elle.

Sur le visage de la jeune fille maintenant, lentement, un sourire énigmatique.

Donato Scarpa serre sa fille un peu plus fort contre lui. Il n'aime pas qu'elle soit touchée par cette foule d'inconnus. Tout au long des trois semaines de voyage, il l'a gardée au plus près de lui. Il avait payé cher pour échapper à la promiscuité fétide des ponts surchargés. Mais Emilia, en fille soucieuse des dépenses depuis la mort de sa mère, avait refusé la première classe. La deuxième leur irait bien.

Lui, il a l'air un peu têtu de tous ceux que poursuivent sans relâche des pensées qu'ils ne peuvent partager avec personne. Il n'est pas de son temps, il le sait depuis toujours. Il l'a appris dès l'enfance, dans la maison obscure de ses parents, à la Contra delle Barche, au fond de la grande cour besogneuse où son propre père réparait les chaussures.

Son aliment contre la monotonie des jours d'enfance c'étaient les textes des anciens. Il avait appris à lire comme on se jette à l'eau, d'un coup, de tout son être, avec l'appétit de ceux qui savent que c'est là et seulement là qu'ils trouveront leur vie.

Le cordonnier était heureux que son enfant sorte d'une condition où la vie ne tenait qu'aux pieds des autres. Certes, on venait de loin pour son savoir-faire

et son inventivité et ils ne manquaient de rien dans l'obscure maison mais la vie restait ancrée trop bas. Sa tête baissée sur l'ouvrage ne disait rien de ses songes. Ce n'était pas la tête baissée d'un lecteur, d'un rêveur. Et pourtant.

Il était fasciné par la capacité de Donato à tout apprendre, tout retenir des livres. Il ne le contraindrait pas à reprendre le travail derrière lui, non, il le laisserait libre d'aller vers l'étude. Son Donato aurait pu être curé mais il aimait beaucoup trop les femmes.

Un jour, Donato était à peine sorti de l'enfance, il avait vu une troupe jouer en se glissant dans le magnifique théâtre de Vicence et un rêve dans sa tête avait pris forme. Comédien lui aussi ? Passer sa vie à dire les textes qui l'occupaient tout entier. Son cœur avait battu fort et il avait attendu la sortie des comédiens longtemps dans l'obscurité d'une ruelle derrière le théâtre, juste pour les voir, pas leur parler, non, il n'aurait pas osé, mais les voir, là, devant lui, "en chair et en os" comme on dit. Et il les avait vus, silhouettes encapuchonnées, voix riantes. Il n'avait pas cherché à les suivre jusque dans le café où ils allaient se restaurer. Il avait ce qu'il voulait. Ces gens-là existaient bien. En vrai. Ils marchaient dans les rues, se parlaient, et riaient.

Ah ils riaient ! Ça, c'était ce qui manquait le plus dans la maison obscure du fond de la cour. Il était rentré, bouleversé, transporté d'une joie pure et dure comme le diamant. Rien ne le détournerait plus de sa route.

Sa mère s'était inquiétée. Une vie de comédien c'est quoi ? Et comment on élève sa famille en allant de ville en ville ? Mais Donato avait tenu bon et il avait

prouvé que c'était possible. Il s'était marié et sa femme, l'étonnante Grazia, le suivait partout. Sa mère avait bien dû cesser ses plaintes mais les doutes demeuraient même si elle était aussi fière que le père lorsqu'ils pouvaient aller au théâtre l'écouter, bien placés, et qu'au retour elle avait encore les oreilles bourdonnantes des applaudissements que récoltait leur fils.

Elle avait quand même obtenu d'élever la petite Emilia tranquillement à l'abri de la maison sombre. On n'allait tout de même pas en faire une nomade des routes ! Elle s'était attelée à la tâche de lui donner une tête solide et du savoir-faire à la maison. Mais c'était peine perdue. La petite ne rêvait que du retour de ses parents. Elle passait son temps à les dessiner sur tout ce qu'elle trouvait et ses dessins peu à peu avaient pris des formes étranges. Elle peignait aussi des choses qu'elle seule voyait. Ainsi échappait-elle à son tour au quotidien de la maison.

La grand-mère n'y pouvait rien et lorsque la petite eut huit ans, ses parents finirent par l'emmener avec eux. Ils avaient sillonné la plaine du Pô et les provinces d'Italie. Portés ensemble par les textes anciens et l'attention chaque fois neuve des spectateurs.

Comme ces temps heureux sont loin ! Donato soupire. Non, le temps des contemporains n'est pas le sien, il le sait. Trop nourri de rêves que ses deux bras écartés large n'ont jamais pu contenir. Alors puisqu'il a senti, chez sa fille, le désir d'un ailleurs, d'une autre terre, il s'est dit qu'après tout, le temps de quitter l'espace familier était venu.

Il y a un moment pour le départ dans la vie.

Depuis la mort de sa belle Grazia, la vie se rétrécissait. S'il était toujours tenu par la lecture des

textes, il perdait le goût de la scène. Sans Grazia à quoi bon faire vibrer les cœurs. C'est son cœur à elle d'abord qu'il avait toujours cherché à enchanter. La petite, elle, voulait de vastes horizons. C'est elle qui avait raison. En dehors d'elle, il n'avait plus personne. Les amantes de passage ne résistaient jamais au souvenir de Grazia. Il n'avait plus d'autre attachement. Alors, pourquoi pas ?

Maintenant qu'ils viennent d'accoster, pourtant, il sent que quelque chose sera là, derrière lui, toujours. Et c'est obscur. Qui peut se douter qu'une phrase de l'Énéide, au moment même de cette photographie, le taraude. Dans sa tête les mots viennent en latin, *et subjectam more parentum aversi tenuere facem* (En détournant la tête, selon la coutume ancestrale, *Énéide*, chant VI). Il connaît ce texte. Par cœur et l'expression est juste. La phrase est là, revenante, depuis la mort de Grazia. Et la revoilà, portée par tout ce chaos de l'arrivée. Oui, il voudrait détourner la face comme le faisaient les ancêtres lorsqu'ils allumaient le bûcher sous le corps du défunt. Un geste de pudeur devant l'acte de la fin. Ou d'horreur. Qui peut savoir. Détourner la face. La main et l'œil ne peuvent agir ensemble dans ce moment de l'adieu. C'est cela que dit le texte. Il faut apprendre les limites devant ce qui nous dépasse.

Alors qu'il offre son visage à l'œil du photographe, il voit un rivage lointain. Celui où fut brûlé le corps noyé du pauvre Misène alors qu'Énée, guidé par Hécate, s'apprête à pénétrer le royaume de l'ombre.

Et lui-même, Donato, est seul, sur le rivage où l'on abandonne tous ceux qu'on a aimés et qu'il faut quitter. Car émigrer, c'est laisser les ancêtres et ceux

qu'on a aimés dans une terre où l'on ne retournera pas. En cet instant tout son corps le ressent douloureusement.

Quand on brûlait les corps, la fumée montait, lente, vers le ciel et on pouvait s'imaginer ensuite, dans certaines aurores brumeuses, n'importe où, que cette fumée précieuse était revenante, qu'elle était là, à nouveau, fondue dans la douceur de tous les matins. Même si on était très loin de la terre du bûcher. On pouvait alors saluer l'aube le cœur un peu plus léger d'être ainsi encore un peu accompagné. Oh l'impalpable fumée.

Mais le corps tant aimé de Grazia n'a connu ni l'envol ni la cendre. Il est sous la terre, là-bas, dans le cimetière de Vicence. L'étonnante Grazia, qui avait tout quitté d'une vie raffinée et promise aux beaux mariages entre enfants de riches marchands, elle, dont le père était un orfèvre réputé, est restée sous la terre, dans le cercueil en bois précieux.

Donato la revoit lui préparant ses costumes de scène avant chaque représentation, l'aidant à enfiler amples manteaux et tuniques, fermant d'une main fine et sûre le pli sur l'épaule en fixant la fibule d'or qu'elle avait tenu à lui offrir. Cette fibule qui avait appartenu à sa famille depuis toujours, dont on ne savait à quand remontait l'origine. Fibule parfaite, d'un dessin si léger et d'un travail d'une délicatesse rare. Minoenne, disait-elle, et le mot, à lui seul, posait sur ses épaules toute une civilisation.

La fibule est là, portée à l'intérieur de sa veste. Il la touche quand il ne peut échapper à la tristesse. Un talisman. Sur le pont du bateau qu'ils vont quitter, il adresse à Grazia une prière muette. Qu'elle les protège, où qu'elle soit, qu'elle veille sur eux

comme elle l'a toujours fait. Elle lui manque tant. Elle, sa compagne, sa sœur, sa tant aimée.

Les costumes de scène sont tous là, soigneusement pliés dans sa malle. Les mains de Grazia sont toujours là, en empreintes invisibles sur les belles étoffes. Quand il les portait sur scène, c'était comme si sa main à elle caressait tout son corps. Et il se sentait plus fort.

Quand les reportera-t-il ? Où jouera-t-il ?

Leur Italie désormais c'est une image, comme on en porte dans les médaillons qu'on touche parfois du bout des doigts, pour s'assurer que les visages des absents sont toujours bien là, sur la poitrine.

Donato serre plus fort le livre qui ne le quitte jamais. Son Énéide. Sa boussole. Il y a toujours trouvé ce qu'il fallait pour chaque moment de sa vie, depuis si longtemps maintenant qu'il ne se rappelle plus quand il a commencé à y puiser. Ce livre, c'est le guide qu'il s'est choisi. Et qu'importe qu'on le prenne pour un fou ! Il a l'habitude !

Aucune photographie ne pourra montrer à quel point le livre a été lu et relu, annoté et touché avec ferveur parfois, avec lassitude aussi sur le paquebot quand les vagues roulaient les vagues et que le temps collait au temps. Pourtant jamais Donato n'aura été plus proche de l'aventure première que sur ce paquebot. Jamais il n'aura senti avec plus d'acuité ce qu'est l'arrachement à la terre natale, de tout son corps. Il lui aura fallu arriver à cet âge où il sent monter la vieillesse, où son cœur s'est engourdi. Maintenant seulement il le vit et il reconnaît le grand silence d'Énée à l'intérieur de lui-même.

Et il mesure le gouffre.

Le jeune photographe les remercie. Emilia lui fait un signe de tête. Donato regarde autour de lui. Où est-elle donc, l'Amérique ?

Le bateau a déjà contraint leurs pas trop longtemps. Et voilà qu'il faut encore attendre. Dans la foule et le bruit.

Eux, ce sont des marcheurs. Père et fille ont dans le sang le goût des échappées dans la campagne, des entrées sous les frondaisons fraîches, des odeurs aux variations subtiles selon qu'on marche dans l'ombre des forêts ou à la lumière crue et chaude des chemins découverts. Ils sont restés en mer bien plus longtemps que la durée annoncée par toutes les publicités qui poussent encore les Italiens à émigrer. Comme les grands oiseaux qui vont chercher l'asile propice pour faire leur nid, ils sont partis mais les hommes n'ont pas la liberté des ailes. La nature ne les a pas pourvus pour se déplacer au-dessus des mers et des terres. Il leur faut faire confiance à d'autres hommes pour être transportés.

Et pour être accueillis ?

Ceux qui revenaient au pays l'hiver depuis quelques années racontaient des choses qui se contredisaient. Pour certains c'était la merveille, l'Amérique. On n'attendait qu'eux pour travailler et tout était prévu. Aucun souci à se faire. Il y avait déjà des compatriotes qui s'occupaient de tout : trouver l'emploi, le logis, parler la langue à leur place et discuter avec ces Américains qui n'étaient pas comme eux pour toutes les choses matérielles. Ceux-là étaient des malins partis plus tôt et ils savaient se débrouiller. Ils en faisaient profiter les nouveaux venus. Mais d'autres disaient que ce n'était pas si simple, que les débrouillards prenaient plus qu'il ne faudrait au passage pour payer leurs services et qu'on ne pouvait rien dire, parce qu'on en avait besoin. Les Américains n'étaient pas

si faciles à convaincre pour le logement et le reste. Déjà le bruit courait qu'on allait restreindre les arrivées d'étrangers. Il y en avait eu trop depuis quinze ans. Il fallait réguler tout ça. Ils avaient peur d'être envahis, dépassés… Toujours la même histoire.

Certains n'étaient même pas revenus au pays cet hiver-là de peur d'être refoulés au retour. L'Amérique commençait à fermer les bras, elle avait ce qu'il lui fallait. C'est ce qui avait décidé de leur départ, à eux deux. Il fallait y aller maintenant. Ne plus tarder.

Sentir le moment du départ, Donato l'avait appris par son livre.

L'histoire ne fait que répéter les mêmes mouvements. Toujours. Les hommes cherchent leur vie ailleurs quand leur territoire ne peut plus rien pour eux, c'est comme ça. Il faut savoir préparer les bateaux et partir quand le vent souffle et que les présages sont bons.

Tarder, c'est renoncer.

Il avait eu comme présage un rêve et il s'y était fié, comme son mentor Énée se fiait aux siens. Après tout, dans cette précipitation, tous ces changements qui arrivaient dans la vie de tous, depuis le début de ce siècle, et encore plus depuis que l'Italie s'unifiait, les rêves étaient bien aussi fiables que la vie même. Lui souvent ne savait plus que penser. Leur région avait été si déchirée. Alors le songe.

Dans le rêve, il avait vu une des toiles que sa fille peignait, qu'il admirait sans les comprendre, s'agrandir démesurément et devenir une sorte d'immense voile. Il n'en était même pas étonné. Il était assis au creux de son fauteuil, à la maison, au même endroit

que d'habitude près de la petite fenêtre d'où il voyait tous les toits, et il lisait. La grande voile peinte s'élevait dans les airs. Elle était d'un rouge éclatant. Il l'avait regardée se déployer et il était retourné à sa lecture, comme si tout cela était normal.

Au matin, il était resté longtemps silencieux, habité encore par le rêve, et Emilia avait cherché à savoir ce qui causait ce silence inhabituel chez lui qui d'ordinaire puisait ses premières paroles dans l'arôme du café.

Il avait secoué la tête. Il était parti marcher. Seul. Toute la journée. Il était retourné sur les lieux de son enfance. Devant la maison de la Contra delle Barche, il avait marqué une longue pause. Un autre cordonnier s'était installé après la mort de ses parents. La vie se poursuivait. Il avait continué sa marche hors de la ville. Au retour il s'était arrêté sur la tombe de Grazia et y avait déposé les fleurs qu'il avait cueillies en pensant à elle, comme à chaque fois. Il avait écouté longtemps le vent frais qui venait toujours rendre la halte agréable dans la chaleur de l'été. Puis il avait soupiré.

Les morts ne parlent pas.

Ils se manifestent comme ils peuvent. Dans la couleur du ciel, la page d'un livre qui s'ouvre au bon endroit, le parfum inattendu qui vient surprendre les habitudes. Et le parfum de Grazia l'avait surpris, là, précisément, au moment du soupir et du départ. C'était une grâce. Rare. Retrouver son parfum le rendait heureux pour longtemps. Il avait su alors qu'elle les accompagnerait, à sa façon. Une douce veille pour lui donner la force d'emmener leur fille. Là-bas. Loin. Là où la voile rouge du rêve devait

les conduire. Il avait murmuré Merci en caressant la pierre chaude et avait repris le chemin de la maison. Sûr de lui.

Pendant la traversée, il a relu le texte de Virgile, en entier. De sa belle voix de comédien il a fait la lecture à Emilia, pour qu'elle s'imprègne bien de tout. D'autres venaient écouter cette lecture du crépuscule puis ils s'éloignaient vers leurs rêves, rassérénés par la belle langue et les chaudes vibrations de la voix de Donato.

Certains ne partaient pas. Quand Donato s'était tu, ils restaient ensemble respirer le silence que les mots avaient fait naître et ils partageaient ce trésor des émigrés : la langue tue, qui résonne dans les poitrines. C'était comme tenir une main dans la sienne, qu'on ne perdrait jamais.

Emilia, elle, couvrait des feuilles et des feuilles de dessins et de couleurs. L'habitude prise lorsqu'elle attendait le retour de ses parents chez sa grand-mère s'était muée en une véritable passion. Sa façon à elle de vivre, de se concentrer et d'entrer, par sa propre porte, dans le monde. Si d'aventure quelqu'un jetait un œil par-dessus son épaule, il était bien surpris, car elle ne cherchait pas à représenter quoi que ce soit. Elle laissait juste sa main chercher, seule, et donner à chaque couleur la forme de ce qu'elle-même ignorait, venu du plus profond d'elle. Et c'était beau. Étrange et beau.

Depuis toute petite, elle écoutait son père lire l'Énéide ou en réciter des passages entiers. C'était un homme plein de cette vie contenue et intense que donne la fréquentation des vrais textes, ceux qui

changent votre existence. Il arrivait à faire vivre l'attente l'espoir fou la terreur et la désespérance tout aussi bien. Il savait faire partager la joie orgueilleuse des vainqueurs et l'humiliation des vaincus. Suspendu à sa voix chacun voguait avec Énée et comme lui se demandait pourquoi sa divine mère ne lui donnait pas la main, *dextrae jungere dextram*. Ce passage-là faisait partie de ceux qu'Emilia attendait. Petite, elle serrait fort alors la main de sa mère puis elle en serra l'ombre mais le texte toujours, dans la voix de son père, la bouleversait.

La voix de son père était finalement devenue sa seconde mère. Grazia, comme Creuse, l'épouse d'Énée, avait disparu. Une nuit d'orage terrible, son cœur avait cessé de battre. Toute sa courte vie, elle avait eu du mal à respirer et aucun médecin n'y pouvait rien.

Peut-être lui aurait-il fallu l'Amérique ?

C'est dans cette interrogation sur un pays nouveau où l'air était différent qu'était né le premier désir d'Emilia pour l'Amérique.

Partir c'était respirer autrement.

Elle avait imaginé l'air frais de cette Amérique si neuve. Voilà ce qu'elle s'était mis en tête. Et après tout Énée n'avait-il pas fait de même encore et encore, quittant des ports hospitaliers pour repartir vers la terre nouvelle ?

Son père l'ignorait mais il avait semé en elle le goût de l'ailleurs.

Elle connaissait le texte, presque aussi bien que lui. Donato disait que les textes, c'était mieux que tous les conseils. Cette enfant, il l'avait éduquée

avec ces paroles-là. Elle en savait plus sur le désespoir d'une femme passionnée comme Didon que sur les chagrins des filles de son âge. Elle vivait au-dessus de son âge, dans des contrées où régnaient la passion et la folie, l'extase et la mort. Et tant pis pour ceux qui pensaient que Donato faisait folie sur folie depuis la mort de sa pauvre Grazia ! On disait qu'il faisait d'Emilia une fille que personne ne voudrait marier tant elle avait la tête pleine de chimères et dure avec ça ! Fière ! Pas docile ! Eh bien lui, il était sûr que si sa Grazia avait vécu plus longtemps, elle aurait été heureuse aussi de voir leur fille devenir cette jeune personne au caractère ferme, au cœur violent et à la langue précise. Car les textes ne gonflaient pas seulement le cœur de chimères, ils ouvraient grand la porte des rêves, les vrais, ceux qu'on met une vie entière à façonner et à vivre. Les vrais rêves, pas les illusions et leurs paillettes de contes de fées.

Le rêve de la vie nouvelle sur la terre nouvelle était de ceux-là.

Ce que beaucoup ignoraient c'est qu'Emilia avait appris bien des choses du monde en aidant son père à organiser les tournées, elle avait eu à affronter des réalités parfois rudes. Elle savait faire face. Elle avait pris très jeune le relais de Grazia et savait manier l'argent. Elle savait que la richesse permet les choses les plus fortes, mais ne les achète pas.

C'est parce qu'elle avait su ménager leurs ressources que Donato avait pu continuer à ne faire que ce qu'il aimait. Il avait ralenti les tournées, passant de plus en plus de temps à étudier les textes. Il l'avait enseignée. Et elle, avait trouvé tout naturellement sa place dans l'école quand sa vieille

institutrice lui avait proposé de prendre la suite et de faire la classe aux petits. Son autorité, même sur les plus récalcitrants, était stupéfiante. Elle n'élevait jamais la voix. La passion qui émanait d'elle les entraînait tous.

Son sourire énigmatique aux lèvres, elle se demande quelle image d'eux révélera le cliché du photographe. Eux, verront-ils un jour cette photographie ? Ce n'est pas pour eux qu'elle a été prise. C'est pour le jeune photographe. Il cherche à les retenir auprès de lui, elle le voit bien. Et cet accent terrible, mon Dieu !

Oh oui, Andrew Jónsson essaie de les retenir puisqu'il faut encore patienter sur le paquebot. Leur histoire l'intéresse. Ces deux-là ne sont pas comme les autres Italiens, venus tout droit du Sud où la faim et la misère font des ravages. Il les questionne. C'est Donato qui fait les réponses. La jeune fille se contente de le regarder d'un air qu'il juge narquois. Ils viennent du nord de l'Italie, et par désir. Si ce n'est pas la nécessité de la misère qui les pousse, alors quoi ? Pensent-ils un jour retourner en Italie ?

Qu'ont-ils laissé là-bas ?

Tout. Simplement tout. Maison meubles vaisselle et le reste, ce qui ne se compte pas.

Peut-il comprendre cela ?

Emilia s'est détournée maintenant. La curiosité du jeune homme la ramène trop au moment du départ. Et elle sent l'émotion à nouveau.

Quand le fil s'est tendu puis rompu, une voix s'est élevée sur le bateau. Une voix de Calabre qui lançait